





# Le souffle du Lépidoptère

Chrysalides\*



M. MARGOTONNE-LISE

# LE SOUFFLE DU LEPIDOPTÈRE

CHRYSLIDES\*

ROMAN





*À José, Ysabault et Angéline.  
À feu Lahoucine.*





*Veillez et écoutez, vous les solitaires ! Il vient de l'avenir des  
souffles de vent aux secrets battements d'ailes et, pour qui a  
l'ouïe fine, il y a de bonnes nouvelles.*

*Ainsi parlait Zarathoustra,*  
FRIEDRICH NIETZSCHE

# Bunkers E.A.U.

Désert du Ténéré - Niger  
QG de Matilda Ndongo  
P.B. : 3000 K

Ile de Gorée - Sénégal  
QG du Haut-Comité des réfugiés  
P.B. : 2700 K  
T.S. : 1000 K

Acre - Amazonie  
Avant-poste scientifique  
P.B. : 50 K  
T.S. : 450 K

## Légende :

**K** = Kamu (infecté(e))

**L** = Lafiya (sain(e))

**P.B.** = Population Bunker

**T.S.** = Travailleur de surface

# Selon ordre d'apparition



Lac Tchad - Tchad

P.B. : 1000 K

T.S. : 3000 K

Narayan Nagar - Inde

P.B. : 40 scientifiques (K et L)

T.S. : 100 K

Bunker Bargal - Somalie

P.B. : 2500 K

T.S. : 1500 K

Antarctique

QG du Consortium

P.B. : 10 000 K et L

T.S. : 650

---

## LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

---

*(Par ordre d'apparition)*

Aleksei NIELSEN :	porteur Zéro de la peste
Peste Ultime :	appelée aussi P.U. 6833 (longitude et latitude de la plate-forme de son lieu d'origine) ou P.U.
Matilda NDONGO :	présidente de l'Éautie (États Africains Unifiés : E.A.U.) aussi appelée « La Prophétesse blanche »
Zhou CHEN-HUANG :	banquier, amant de Matilda Ndongo en 2016, à la solde du Comité
I.S.A.C.S. :	Intelligence Artificielle créée par Harshad Prashan
Harshad PRASHAN :	docteur en neurosciences, le travail de son équipe a permis de savoir d'où provenait la Peste Ultime. Se considère comme le père plus que le créateur d'I.S.A.C.S.
Ama ZHAO :	docteur en biologie végétale et marine, entomologiste et soigneuse personnelle de Matilda Ndongo
Jonah VOLZEWSKI :	ancien marine, désormais sergent dans l'armée Éautienne
Gowan JOHNSTON :	docteur en nanoscience et nanotechnologie, fils adoptif d'Harshad
Le B.A.R.D.E ou Barde : <i>(Bras Armé des Dieux)</i>	ses membres, adeptes du Néant, menés par le Prophète Ultime travaillent à détruire la reconstruction et Matilda Ndongo

Idrissa NDONGO :	générale de la garde personnelle de Matilda Ndongo
VEEDA :	suivante et confidente de Matilda Ndongo
Le PROPHETE ULTIME :	chef du B.A.R.D.E
Matias SISSOKO :	général de l'armée masculine de Matilda Ndongo
Le COMITÉ :	instance secrète du gouvernement chinois qui s'occupe des basses besognes : lobbying frôlant l'abus de pouvoir, déstabilisation de gouvernement, vente d'armes... appartient à un ordre ancien affilié aux triades
Le MODÉRATEUR :	porte-parole du Comité en 2016. En 2050 travaille pour le Consortium
Rada NOWAK :	officiellement Consule, officieusement chargée de soutirer des informations en utilisant ses charmes, à la solde de Feodor Zykov
Feodor ZYKOV :	ancien membre du FSB (ex KGB), Haut-responsable du Comité des réfugiés de l'Éautie
Le PAPILLON : ( <i>Amazon noster</i> )	celui qui détient les clés de la guérison ?



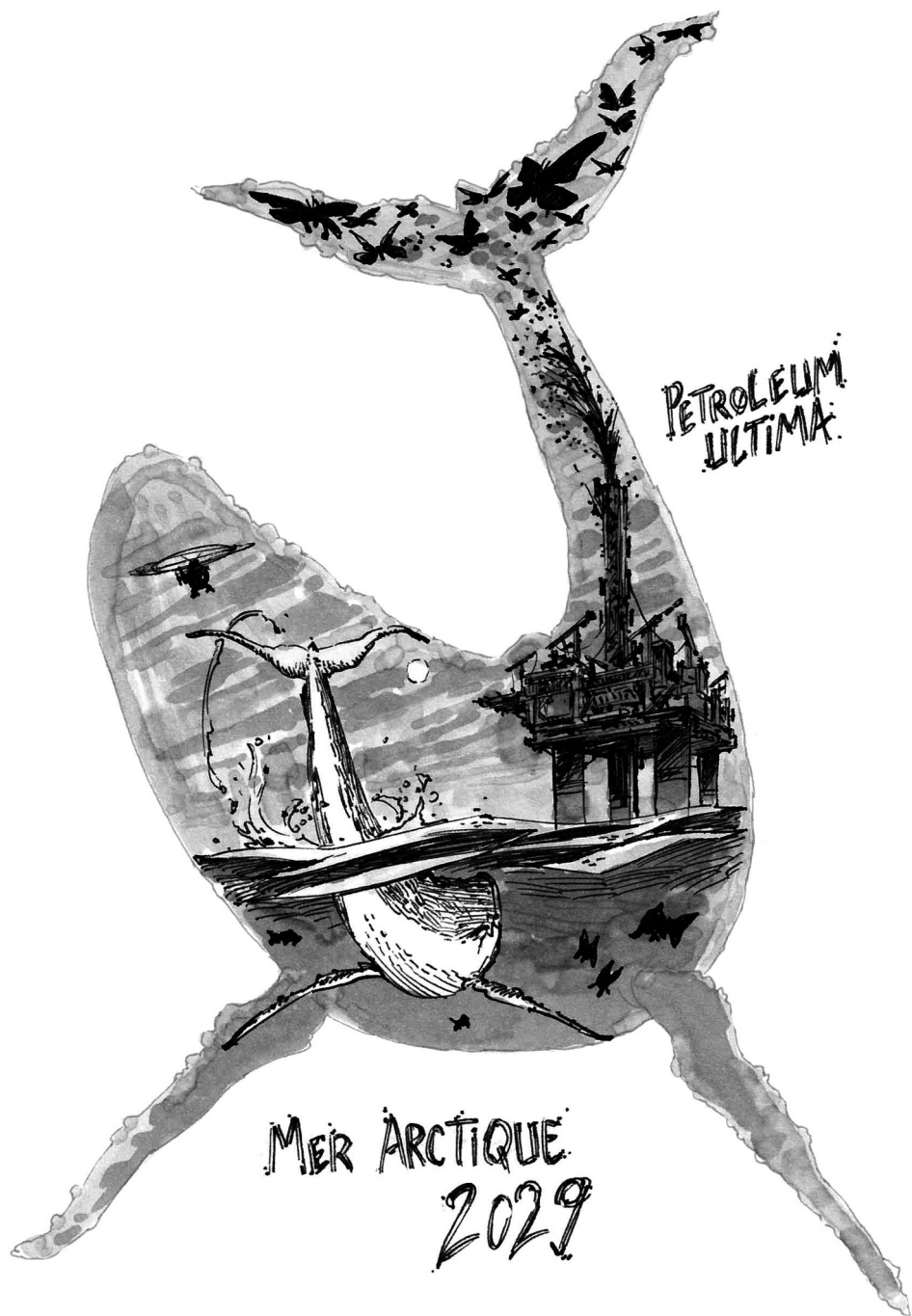
*« À l'époque médiévale, la peste noire décima près de 23 millions d'êtres humains. La Peste Ultime, mise à jour par l'homme en 2029, ne lui laissa aucune chance. »*

Exergue du manuel  
« *L'histoire après la Peste Ultime* », 2042.  
Extrait données I.S.A.C.S





2029



---

## PROLOGUE

---

Sur la mer rendue bleutée par la nuit polaire, elles émergeaient de la mer de Barents et l'écume dessinait leur rondeur lourde et parfaite. L'Eurocopter volait bas et Alekseï Nielsen écarquillait les yeux pour apercevoir les silhouettes qui bosselaient les vagues. Des années qu'il n'en avait vu. Presque à la surface, deux baleines et un baleineau avançaient avec nonchalance et parfois expiraient dans un geyser, avant de replonger.

En ce début décembre 2029, pas d'autre travailleur avec qui partager la magnifique vision. Alekseï était le seul passager, alors que cinq autres personnes auraient pu tenir à l'aise dans la luxueuse cabine. Et pour cause, l'ensemble de l'équipe se trouvait déjà sur la plate-forme pétrolière : Petroleum Ultima. La chance de travailler sur ce bijou de technologie Alekseï la devait au départ d'un superviseur des forages. La voix excitée de la pilote sortit du haut-parleur, qui se trouvait juste au-dessus de la porte du cockpit, le faisant sursauter :

– Regardez Alekseï des baleines bleues ! Je les croyais disparues de ce coin de l'Arctique. Je vais descendre pour qu'on les voie mieux.

L'Eurocopter effectua une rotation sur la gauche avant d'aborder sa descente. Sur la mer démontée, des nappes noires dansaient sur l'eau. Cette masse sombre était constituée d'une poudre extraite de la jacinthe d'eau<sup>1</sup>. En mer, elle était censée absorber les hydrocarbures échappés d'un navire citerne. Depuis que les entreprises pompaient en Arctique,

---

1 - La jacinthe d'eau peut absorber quatre fois sa masse. Solution Développée par la société Green Keeper Africa au Bénin depuis 2015.

ces accidents, même s'ils étaient rares, arrivaient parfois. Mais la pollution était trop importante, la plante gorgée de pétrole n'arrivait plus à absorber le trop-plein. Les larges nappes huileuses étalaient leurs lignes sinueuses et noircissaient les morceaux de glaces épars. Alekseï grommela :

– Saleté de marée noire !

Et putain de boulot ! Il bossait pour ces groupes qui salissaient cet espace unique mais que pouvait-il y faire ? Il fallait bien qu'il nourrisse sa famille. Inquiet, il s'approcha du hublot. Le baleineau et la plus petite des deux baleines, la femelle sans doute, s'approchaient du banc pollué. Le bruit des hélices dut les perturber car elles s'arrêtèrent un instant. Alekseï respira lorsqu'elles opérèrent un détour et s'éloignèrent du dangereux tapis pour rejoindre l'autre mastodonte, vraisemblablement le mâle, qui les attendait en effectuant des cercles non loin d'eux.

– Sacré morceau, il doit faire plus de trente-cinq mètres ! s'exclama la pilote.

Dans un ballet synchrone, les trois animaux prirent de la vitesse et s'envolèrent au-dessus des eaux, leurs corps puissants suivis d'arceaux de liquide. Le baleineau fit une pirouette supplémentaire et s'écrasa dans un jet d'éclaboussures nettement moins abouti que celui de ses parents. Alexeï rit et cette joie le surprit. Avant de plonger, la nageoire caudale du gigantesque mâle effectua un va-et-vient, qui aurait pu passer pour un au-revoir. Mû par une curieuse affinité avec ces mammifères qui vivaient dans ses eaux depuis des millénaires, Alekseï agita pensivement la main, comme pour saluer de vieux amis. Lorsqu'ils disparurent, il ne resta plus que la nappe spongieuse qui dénaturait le paysage.

Tandis que l'hélicoptère reprenait de la hauteur, Alekseï déplia ses longues jambes. Il aurait bien aimé un peu de compagnie. Parti à 5 h 00 du matin, avec deux arrêts pour faire le plein sur des plates-formes pétrolières de moindre importance, après huit heures de trajet il n'allait pas tarder

à atteindre Petroleum Ultima. Il appuya sur le bouton qui se trouvait à côté de son siège et demanda en anglais :

– Dites Charlène, ça vous ennuie si je m’installe à côté de vous pour finir le voyage ?

Une voix amusée lui répondit :

– Pas très règlementaire tout ça... Bon viens !

Elle s’était montrée familière dès le début. Lui avait conservé le vouvoiement. Alekseï avait du mal à se laisser aller avec des gens qu’il connaissait peu. Il détacha sa ceinture et se dirigea vers le cockpit. La poignée était débloquée, il n’eut qu’à pousser pour entrer. En la croisant sur le tarmac, engoncée dans son épais anorak, il avait cru la pilote française plus imposante. Elle était petite avec un corps aux rondeurs affirmées et agréables à l’œil. Elle devait approcher la quarantaine. Les mains qui tenaient les commandes étaient assurées et de ses yeux verts elle le jaugait avec une franchise déconcertante. Elle lui indiqua du menton le siège à côté d’elle.

– C’est mieux que dans les zoos ! affirma-t-elle avec l’accent impeccable de l’expatriée qui a vécu huit ans à Londres.

Avec elle pas besoin de Traducteur<sup>2</sup>. Autour de lui ça clignotait dans tous les sens mais Charlène sifflotait tout en observant le ciel couvert et les appareils. L’insonorisation de haute qualité réduisait au minimum le bruit des pales, ce qui évitait de hurler pour tenir une conversation. La pilote appuyait sur plusieurs boutons du tableau de bord, lorsqu’elle lança :

---

2 - Développé dans les États Africains Unifiés, l’appareil, qui a la taille et la forme d’une boîte d’allumettes, relié par des écouteurs, permet de traduire une dizaine de milliers des idiomes les plus couramment parlés, dans votre langue maternelle. Il est également capable de retraduire vos réponses pour votre interlocuteur. Il était loin le temps du premier traducteur lancé par Google, capable de traduire 93 langues. Le concept avait été repris et amélioré en Éautie. Une mine d’or pour la société nationalisée qui détenait le brevet pour une cinquantaine d’années. Prix : plus de 3 000 yuans, soit 3 750 dollars. Seules les entreprises étaient capables, pour le moment, de les acquérir pour leurs salariés.

– Dire que mes prédécesseurs m’ont parlé de manchots empereurs, d’ours blancs en Arctique... jamais je n’aurais cru voir de vraies baleines ! Je me demande combien de temps elles vont survivre ?

Une secousse... Une rafale de vent plus violente que les autres venait de malmener l’habitable. Charlène se remit à siffler et ramena la poignée qu’elle tenait de la main gauche. L’hélicoptère remonta. Elle reprit :

– Tu dois être important pour qu’ils affrètent un avion pour toi seul, au prix que ça coûte l’essence !

Alekseï haussa les épaules :

– Je suis bon dans ma partie, c’est surtout qu’il n’avait personne d’autre.

Elle le regarda, dubitative :

– Si tu le dis.

Elle revint vers les commandes et ajouta :

– Tu as une sale mine !

Alekseï frotta son visage fatigué et sa barbe naissante craqua sous ses doigts.

– Quatre jours que j’ai quitté Copenhague pour Mourmansk, via Francfort et Moscou. Les treize heures de vol m’ont scié !

Charlène lui lança un regard appuyé. Elle devait connaître l’état de son pays. La dégradation subite et incontrôlable des conditions climatiques avait entraîné des catastrophes naturelles à des degrés jamais atteints. Dans certains pays, on ne reconstruisait même plus car elles s’enchaînaient trop vite. À Copenhague, malgré le renforcement des digues, les inondations étaient incessantes. Des quartiers entiers avaient été désertés car l’eau avait endommagé les fondations des maisons. Le coût pour les rénover était exorbitant et l’État avait décrété ces zones inconstructibles. Y vivaient ceux qui n’avaient pas les moyens d’aller habiter ailleurs, en majorité

des réfugiés climatiques d'autres pays qui avaient trouvé en ces lieux un abri, temporaire, jusqu'à la prochaine catastrophe.

– C'est dur de voir son pays mangé par les eaux, hein ? Chez moi en France, dans le nord-ouest, il y a longtemps que les plages ont disparu et que les villes en bord de mer ont perdu leurs touristes.

– Je sais bien que Copenhague n'est pas la seule : Londres, une bonne partie de Venise qui a sombré...

Charlène approuva d'une voix désabusée :

– Venise, quelle misère ! Je n'aurai jamais l'occasion d'y aller !

Le mouvement qui plissa son nez fit bouger son casque et le micro qui se tenait devant sa bouche. Elle eut l'air plus jeune et avec ses cheveux châtons coupés au carré et ses yeux émeraude, son physique qu'il avait jugé quelconque devint charmant. Alekseï continua sans dévier son attention d'elle :

– C'est difficile de voir ma ville comme ça. Si ce n'était pas pour mes enfants, je n'y mettrais plus les pieds.

– Combien ?

Alekseï leva un sourcil.

– D'enfants, combien ? précisa Charlène

Après une courte hésitation, il passa la main sous son pull et sortit la photo qu'il gardait dans la poche gauche de sa chemise et la lui tendit. Sur le papier glacé, ses quatre enfants à la blondeur identique, dont l'âge s'échelonnait de treize à cinq ans, posaient en souriant. Ils étaient beaux. Alekseï aimait la beauté. Il y voyait comme un pied de nez à l'impermanence de la vie : quelque chose de si fragile, de si improbable et qui pourtant avait fait tomber des empires. Jeune, Alekseï avait eu tendance à être attiré par l'évidence. Ses ex-femmes étaient l'archétype des Danoises : séduisantes, élancées, la blondeur agressive. Après ses deux divorces, il avait pris conscience que ce qu'il cherchait ne se cachait peut-être pas sous une plastique irréprochable.

Charlène quitta un instant le ciel des yeux pour s'en saisir. Elle l'observa un moment puis la lui rendit avec un sourire :

– Jolie famille ! Marié ?

– Divorcé... deux fois, ajouta-t-il.

Pourquoi raconter sa vie à cette femme ? La solitude ? Ses enfants lui manquaient. C'est pour eux qu'il travaillait aussi dur. Deux divorces et quatre enfants. Peu de femmes acceptaient de ne voir leur mari qu'un mois sur deux. Même si c'était très bien payé, travailler sur une plate-forme pétrolière l'obligeait à partir plusieurs mois dans l'année. Difficile pour la vie de famille. Charlène le tira de ses pensées moroses.

– Moi aussi divorcée. Abandon par K.O. dès le premier essai, précisa-t-elle en riant. Tes deux tentatives c'est du courage ou de la témérité ?

Elle avait un rire musical et entraînant.

– Aucun des deux, réfuta Alekseï. J'espère un jour trouver la bonne. Et vous pas d'enfant ?

Elle abandonna un instant les écrans qu'elle tapotait pour lui jeter un coup d'œil. Elle annonça d'une voix légère qu'il devina sans appel.

– Pas envie de procréer dans un cloaque pareil !

La réponse ne l'étonna pas. De plus en plus de femmes mettaient de côté la maternité : difficile de trouver un travail et de sécuriser l'avenir. Il l'observa. Ses lèvres qu'elle gardait serrées tandis qu'elle se concentrait sur la conduite, étaient encore entrouvertes sur le rire. Elle possédait des dents blanches et saines, parfaitement alignées, ses lèvres étaient plus pulpeuses qu'elles n'en avaient l'air de prime abord. Il s'étonna de remarquer de tels détails. Et elle, que voyait-elle en le regardant ? Son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux blonds parsemés de fils blancs, ses yeux bleus, sa stature athlétique malgré ses quarante-cinq ans ? Ou voyait-elle au-delà, le perpétuel insatisfait, celui qui aurait aimé laisser une empreinte dans ce monde ? Parce que malgré sa famille,



son travail, le sentiment de son inutilité ne le quittait pas. Alekseï aurait voulu réaliser quelque chose d'exceptionnel. Un philosophe, il ne se rappelait plus qui, n'avait-il pas écrit qu'en chaque homme sommeillait le chemin qui devait l'amener vers le meilleur de lui-même ? Si c'était vrai, Alekseï avait le sentiment de n'être qu'une ébauche, de ne pas avoir trouvé sa voie. Charlène interrompit ses pensées :

– C'est ta première fois sur la plate-forme ?

Alekseï revint à lui. Il se sentait bizarre depuis sa rencontre avec les baleines. Il croyait aux signes et voir des animaux aussi extraordinaires en était un. Que voulaient-ils lui dire ? Il acquiesça à sa question :

– Oui ! Je suis arrivé hier matin à Mourmansk. J'ai eu droit à un briefing toute la journée !

Il n'avait pas l'habitude de rester des heures assis à écouter un orateur lui débiter un cours théorique. Il n'avait pas fait d'études. Seules la volonté et l'ambition l'avaient mené là. Son parcours professionnel avait commencé comme simple mousse, puis opérateur plancher, s'était poursuivi comme chef de poste et chef de chantier pour arriver au poste de superviseur d'une équipe de forage qu'il rejoignait aujourd'hui.

– Tu es descendu où ?

– À l'hôtel Polizarnie Zori.

– C'est bon à savoir, dit-elle malicieusement.

Il remarqua des taches de rousseurs sur son nez qui se plissaient lorsqu'elle souriait. Il se détendit et sourit à son tour. Elle rougit. Tout à coup, Alekseï trouva un charme fou à cette franchise des sentiments qu'elle lui livrait. Il la troublait et elle ne le cachait pas. C'était... rafraîchissant ! Il s'exclama :

– Je n'en suis pas revenu du nombre de personnes qui résident à Petroleum Ultima !

– C'est vrai, ils sont nombreux, pourtant il y a seulement une vingtaine de femmes !

– La vie n’est pas trop difficile pour elles ?

Elle lui lança un regard aigu.

– On n’a pas trop le choix. Il faut prendre le travail où il se trouve !

– C’est vrai que depuis le développement de l’intelligence artificielle, trouver du travail est devenu encore plus compliqué, acquiesça Alekseï.

– Surtout pour nous, les femmes ! Parce que les métiers qui ont disparu sont ceux où nous étions les plus nombreuses ! Un algorithme ça n’a pas d’état d’âme, ça n’est jamais malade et ça ne part pas en congé maternité !

La fougue avec laquelle elle lui répondit montrait que les années n’avaient pas atténué le sentiment d’injustice. Des pans entiers de l’économie avaient été éliminés mettant des millions de femmes au chômage, et ça dans tous les pays. Alors elles avaient investi les métiers où au début elles restaient encore peu présentes, entrant de ce fait, directement en concurrence avec des hommes.

Comme il ne commentait pas, elle s’exclama, virulente :

– Ne me dis pas que tu es un de ces phalocrates qui pense qu’on devrait rester à la maison ?

Depuis 2027, de plus en plus de voix masculines s’élevaient pour dire qu’elles devaient retourner s’occuper des enfants et laisser aux hommes le travail, qui se faisait rare. Visiblement, elles ne semblaient pas d’accord sur ce point. Alekseï leva les deux mains en l’air sous la virulence du ton tout en secouant la tête :

– Je ne suis pas d’accord avec ça, même si c’est un point de vue qui se développe !

À la détente qui apparut sur son visage, il sut qu’elle avait dû pas mal se battre pour prendre sa place.

– J’étais persuadée que la condition des femmes s’améliorerait les années passant, alors entendre ces discours

rétrogrades c'est horripilant ! Heureusement qu'il y a Matilda Ndongo pour prouver que les femmes peuvent diriger, être des guerrières et unifier un pays déchiré !

– Tout à fait d'accord, j'admire Matilda et les États Africains Unifiés ! Vous saviez que le Translateur est une invention de ce pays ?

Tout en repositionnant son micro, qui avait légèrement glissé, elle s'exclama :

– Qui aurait pu croire que l'Afrique deviendrait un leader sur le marché des nouvelles technologies !

– J'ai entendu dire, annonça Alekseï, qu'elle-même, ses ministres, ses proches, ainsi que toute son armée testaient un Translateur directement intégré dans le cerveau !

– Si ça fonctionne ce serait génial, avec tous les dialectes qui existent ça changerait radicalement les relations dans les E.A.U. !

– Vous voulez dire que ça en ferait une sacrée puissance si elle arrive à unifier tout ça ! N'empêche, poursuivit Alekseï, malgré mon admiration, si nous suivions ce qu'elle professe sur les énergies fossiles, vous et moi n'aurions plus de boulot !

Charlène concentrée laissa échapper un sifflement entre ses dents tandis qu'elle inclinait le manche et entamait sa descente.

– On dit partout que c'est une prophétesse, qu'elle voit l'avenir. Si c'est vrai, ce qu'elle décrit est terrifiant !

D'une voix légère Alekseï affirma :

– Je ne crois pas aux prophètes, ce sont souvent des charlatans qui utilisent la solitude et la crédulité des autres pour asseoir leur pouvoir !

Charlène ne répliqua pas à sa rhétorique, toute occupée qu'elle était à sortir de la masse cotonneuse qui les entourait. Les nuages s'éclaircissaient et Alekseï aperçut au loin quelque chose qui ressemblait à un cube noir posé sur l'eau.

– On arrive ! annonça Charlène.

Il l’entendit informer de leur arrivée la plate-forme dans un langage incompréhensible aux néophytes. Ils arrivaient en vue de P.U. et ce n’était pas un petit cube. La structure de la plate-forme lui coupa le souffle. L’île industrielle, gigantesque, dominait les flots comme une forteresse imprenable. Une haute flèche permettait à la pression des soupapes de pompage de s’évacuer. On aurait presque pu croire qu’elle touchait le ciel tant celui-ci était bas. Des vagues d’or en fusion, reflets des lumières de cette ville solitaire, venaient s’écraser contre les énormes pylônes en béton qui maintenaient la structure. Ce n’était pas une, mais bien trois plates-formes, reliées par des passerelles, vers lesquelles descendait l’hélicoptère.

En bas, éclairée par des spots, au milieu de l’impressionnante charpente d’acier, une large surface plane marquée d’un cercle jaune. La pilote effectua un atterrissage impeccable, signe d’une pratique répétée. Ils se trouvaient sur ce qui devait être la partie des habitations : cinq étages de préfabriqués. À côté sur le tarmac, plié en deux par le souffle de l’hélice, un homme vêtu d’une combinaison orange les attendait, sans doute le service d’accueil. Tandis que le bruit du moteur s’affaiblissait, Alekseï détacha sa ceinture et se tourna vers Charlène qui finalisait son atterrissage. Il lui tendit la main :

– Merci pour la compagnie et cet agréable voyage.

Elle se pencha vers lui et y posa la sienne. Une senteur d’agrumes enveloppa le cœur d’Alekseï bientôt suivie d’un uppercut de vanille. Et ce paradoxe d’une tonicité enrobée de sensualité l’ébranla. Sa paume était chaude et il eut l’impression que cette chaleur grimpait à l’assaut de son bras, descendait le long de sa colonne vertébrale pour se loger profondément dans son plexus. Tout s’effaça. Charlène lui sourit largement. Le choc face à sa réaction envers la jeune femme s’ajouta au cataclysme qui venait de le secouer. *Qu’est-ce qui se passe ? Reprends-toi Alekseï !* Elle sortit de la poche de son pantalon une carte qu’elle lui offrit. Il remarqua qu’elle tremblait légèrement.

*Est-ce qu'elle a ressenti la même chose ?*

– Voici mes coordonnées personnelles ! J'habite à Mourmansk. Si jamais ça te tente un verre à ton retour, passe-moi un coup de fil !

Alekseï avala difficilement sa salive tant sa trachée était contractée. Il prit la carte et y jeta un œil pour se donner une contenance. Il la pointa vers elle et se décida à adopter le même ton familier, en affichant une désinvolture qu'il était loin de ressentir :

– Tu ne serais pas en train de me draguer Charlène ?

Le sourire de la jeune femme s'agrandit et l'envie qu'il sentait chez elle donna chaud à Alekseï.

– Ça te déplairait ?

Alekseï abaissa les yeux et il s'aperçut qu'il avait gardé sa main dans la sienne. Il releva la tête tout en se détachant ; à regret.

– Non, répondit-il, en la couvrant d'un regard sérieux. Au contraire.

Un appel dans le casque de Charlène coupa court à ce qu'il allait dire. D'habitude c'était lui qui était à l'initiative et pourtant ce désir de le revoir qu'elle manifestait le troublait. Depuis son divorce, Alekseï n'avait eu que des aventures décevantes. Il se doutait qu'avec elle ce serait franc et honnête, et il avait envie de ça, non besoin de ça dans sa vie. Charlène lui montra le casque et lui fit signe qu'elle devait prendre l'appel. Il acquiesça, mit la carte dans la poche de son pantalon et quitta la cabine, perplexe et secoué. C'est le dernier lieu où il se serait attendu à rencontrer quelqu'un. Alekseï mit son épaisse parka par-dessus son pull, enfila son bonnet, avant d'empoigner sa valise et de quitter l'Eurocopter.

Une bourrasque glacée le cueillit effaçant la chaleur du cockpit. Éclairé par les spots, se détachant sur la nuit bleue, l'homme, qu'il avait vu du hublot de l'hélicoptère, patientait. Il était vêtu des accessoires nécessaires lorsqu'on se déplaçait

sur la plate-forme : bottes, combinaison et casque, le tout orange avec des bandes blanches réfléchissantes. L'inconnu lui présenta une paluche de camionneur et... lui broya les phalanges. Alekseï soutint et le regard et la poignée de main. L'approbation remonta un instant les sillons burinés qui couraient au coin des yeux et du front de son comité d'accueil.

– Bonjour, je suis Nils, officier de sécurité. Pastrikov, le directeur, il veut te voir.

Taciturne le bonhomme, pas de temps à perdre en salamalecs, et selon toute évidence il avait passé la majeure partie de sa vie en mer. Alekseï n'eut pas besoin de son Translateur, l'anglais de son guide était parfait.

Un appel dans leur dos. La pilote hélait le dénommé Nils en suédois tout en refermant la porte qu'Alekseï avait ouverte. Les rides de Nils marquèrent un mouvement ascendant : salutations cordiales, débit rapide – Charlène et lui se connaissaient bien. Ce fut Nils qui reprit le cours de la conversation en anglais.

– Tu prends un gars qui repart à Mourmansk et du courrier. T'as le temps de boire un café avant qu'on se revoie !

La conversation terminée ils se séparèrent. Alekseï suivit Nils, non sans avoir partagé un dernier au-revoir avec la pilote. Ballotés par le vent, ils descendirent précautionneusement les escaliers pour quitter le tarmac et se dirigèrent vers les cinq étages d'un préfabriqué d'un blanc d'hôpital. Au deuxième étage, l'agent de sécurité s'arrêta et lança :

– Les femmes sont toutes regroupées à cet étage. On a dû faire des installations spéciales pour elles. Toujours des histoires avec les nanas !

– Imaginez, un monde sans femme, ce serait triste non ?

– Le rêve plutôt ! rétorqua le vieux bougon.

Et on avait vraiment l'impression qu'il en pensait chaque mot.

Le ressentiment accentuait son accent suédois. Bien que 2030 se profilât, Nils restait obtus en matière d'égalité des sexes. L'homme d'une cinquantaine d'années s'aperçut de son amusement.

– C'est ça, rigole ! fulmina-t-il. Je persiste à dire qu'elles n'ont rien à faire là.

– Pourtant vous avez l'air de bien vous entendre avec Charlène ?

Le vieux bourru fit un geste pour balayer l'argument comme si Alekseï confondait tout :

– Charlène c'est pas pareil, c'est une des meilleures pilotes que je connaisse ! Pour moi, c'est comme un mec !

Ils reprirent les escaliers en colimaçon qui montaient aux étages supérieurs. Nils reprit son explication :

– Même si la hausse des températures a permis l'extraction en Arctique, c'est raide ici ! On doit pouvoir compter les uns sur les autres.

– Il y a des femmes foreuses ?

– Cinq ! Des dures de dures ! Mais fait chier cette manie qu'elles ont de vouloir faire comme les hommes ! Comme si c'était déjà pas assez difficile pour nous de trouver du boulot, elles viennent prendre le nôtre !

– Il faut bien qu'elles travaillent ?

Le visage de Nils se ferma et ses traits se durcirent un peu plus :

– Je sais bien ! Mais si ça continue, on va finir par se faire gouverner par elles. Tiens ! Exactement comme cette Matilda Ndongo et sa foutue armée de bonnes femmes !

L'homme à l'allure pesante d'un ours s'arrêta sur le palier barré d'un grand 4.

– Combien d'étages ? questionna Alekseï, ne voulant pas relancer le débat. Nils enleva ses gants qu'il fourra dans une de ses poches, avant de soulever son casque et de s'essuyer le

front avec un grand morceau de tissu sorti de son autre poche.

– Il y en a six. C’est le bâtiment dortoir. On est plus de quatre-cent personnes ici !

Nils bomba le torse comme s’il était le constructeur de ces incroyables modules.

– Ouais mon gars ! C’est le grand jeu depuis que la Russie et la Norvège ont découvert ce qui ressemble à la plus grosse exploitation pétrolière du monde, enfouie sous la mer des Barents, pile entre la Nouvelle-Zemble et Svalbard.

Ils se trouvaient près de l’ouverture grillagée qui laissait filtrer les lueurs de la nuit. En bas, ils avaient vue sur un large préfabriqué de trois étages. Alekseï montra le bâtiment et demanda :

– C’est quoi ?

– Tu as loupé le briefing ou quoi ? ironisa Nils avant d’entamer sa récitation : bureaux administratifs, cantine, buanderie, salle fumeurs, salle de sport, sauna, vidéo et les UV. Dépose tes valises et on repart voir le directeur, il va s’impatier ! Ta combinaison est sur ton lit, je t’attends !

La chambre spartiate de 7 m<sup>2</sup> à peine se composait d’un lit avec des draps et une couverture épaisse, posés dessus. Dans un coin, une armoire en métal à deux portes devant laquelle il posa sa valise. Il rangerait ses affaires plus tard. Devant l’unique fenêtre grillagée se trouvait une petite table sur laquelle se trouvait une mini-chaîne hi-fi de marque coréenne et devant, une chaise. En face du lit, accrochée au mur, une télé, coréenne elle aussi. Alekseï enleva la photo de ses enfants qu’il prit le temps de remettre soigneusement dans son portefeuille à l’intérieur de sa valise. Il contempla un instant la carte de Charlène en souriant et la posa sur la table à côté de la chaîne.

Quelques minutes plus tard, Alekseï ressortait avec la combinaison orange, le casque, les lunettes dans la poche et les chaussures de sécurité. Il était temps pour lui de rencontrer son équipe et de faire ce pour quoi on le payait : extraire ce trésor noir qui dormait sous Petroleum Ultima.



2016



---

## CHAPITRE 1

---

### *Retour dans le passé*

Elle se précipite vers la mer et ses pieds nus foulent un sable brûlant. Elle s'engouffre avec ravissement dans l'eau, éclaboussée de soleil et de gouttes iridescentes. Elle plonge.

La matière translucide est traversée d'éclats de diamants. Une mer chaude et ondoyante qui caresse son visage, son ventre, glisse sur ses cuisses et chatouille ses mollets. La plénitude.

Tout s'obscurcit. Des corps l'entourent. Ils coulent vers le fond. Par milliers. Elle veut hurler et sa gorge se remplit d'une eau huileuse. Elle suffoque. La panique la saisit. Ses bras et ses jambes s'agitent en grands mouvements désordonnés. Elle remonte à la surface. Elle tousse, recrache le liquide nauséux, s'aperçoit qu'autour d'elle l'onde... l'onde est jonchée de cadavres. Les profils sont tournés vers un ciel couvert, zébré de flammes. Des orifices de leur visage : yeux, nez, bouche, oreilles s'écoule un liquide noirâtre qui se mélange à l'eau de mer. Une insupportable odeur d'essence la fait suffoquer. Une marée noire. Sur la plage des gens s'avancent en riant pour s'y jeter. Elle veut crier : « Non, non, n'approchez pas ! ». Aucun son ne sort.

Elle est debout, dans le désert. À perte de vue, des panneaux solaires qui flamboient sous les rayons. Elle marche... longtemps. Elle a soif. Elle arrive devant une caverne. À l'intérieur il fait sombre et frais, des hommes munis de casques, de pioches... des mineurs extirpent des pierres qui jettent des reflets métalliques. Lorsqu'elle émerge de la caverne, des vagues d'hommes, de femmes, d'enfants hagards... de toutes les couleurs, de tous les pays tendent leurs mains décharnées vers elle. Elle court pour leur échapper, les hurlements de douleur viennent se briser contre ses oreilles.

Son cœur va éclater. Ils la rattrapent. Ils la submergent.

Elle pilote un canot à moteur au travers d'une brume épaisse et du bruit violent des vagues. Le souffle du vent dévoile des géants de métal dont les hélices découpent l'air en sifflant. Elle continue de naviguer, elle croise des blocs de glace d'un blanc sale. Le vent devient cisaille : cristallin, froid... ses cheveux, ses mains gèlent. Elle est sur une plate-forme pétrolière, des hommes pâles se congratulent dans une langue qui ressemble au russe. Un jet de flamme brûle en geyser. Les hommes dansent.

La flamme se mue en une pluie sombre et visqueuse qui se déverse en flots ininterrompus sur les silhouettes. Les hommes sont en feu, leur chair grésille, l'épouvantable odeur sature l'atmosphère. Ils se jettent à l'eau pour échapper à l'enfer.

Ils sont désormais autour du canot, agrippent les rebords en essayant de monter. Elle hurle, repousse ces mains, ces faces qui se désagrègent mais, tombe et glisse dans le liquide couleur d'encre.

Curieusement, elle ne ressent aucun choc. Elle est soutenue par d'invisibles mains attentionnées. Les hommes, la puanteur, la douleur, tout a fondu dans un silence cotonneux.

La paix. Le rien. Le tout.

Elle vient d'être conçue. Elle est un embryon.

La lumière transperce le liquide amniotique, la pénètre, l'irradie. Une énergie brillante, impérieuse prend possession d'elle et lui parle : « Ceci est notre ultime visite. Le temps est venu. Matilda, le monde tel que tu le connais s'achèvera bientôt. Nous te donnons une chance de sauver ce qui peut l'être. Rappelle-toi ! Agis... Maintenant ! »

Une puissante secousse électrique la traverse. Son esprit est inondé d'informations, d'événements dont elle ne comprend pas le sens. Sa tête va exploser sous l'aiguillon de la douleur. Elle se tord et son propre hurlement la terrifie. Au loin, traversant son cauchemar la voix de Zhou, angoissée, la tire vers la réalité :

– Matilda, Matilda, bon sang ! Réveille-toi !

Zhou<sup>3</sup>, penché sur elle, la dévisage avec une angoisse impuissante. Les cauchemars ont eu lieu tandis qu'il dormait avec elle. Quatre fois de suite, dans la même semaine.

– C'est pire que les autres fois. Tu trembles... Ton front est brûlant. Attends, je t'apporte un verre d'eau !

Matilda applique ses paumes sur ses yeux. Elle éprouve l'inquiétante impression que son corps a cessé de lui obéir ; ses globes oculaires en feu vont jaillir de leur orbite ; l'incessant claquement de ses dents va bloquer ses mâchoires.

Zhou repousse les draps, se lève... Matilda l'arrête d'une voix déformée par l'épuisement :

– Plutôt deux aspirines, s'il te plaît.

Il attrape son pyjama, proprement plié sous son oreiller, avant d'enfiler hâtivement le bas. Il contourne le lit pour se rendre dans l'immense salle de bains carrelée de marbre. Matilda se recroqueville dans les draps de satin gris. La douceur du tissu agresse sa peau hérissée de chair de poule. Le réveil digital marque 5 h 30. Dehors, en ce début janvier 2016, le jour peine à se lever. Une pluie fine frappe le double vitrage dans un martèlement continu qui lui cisaille l'ouïe. Ses sensations sont exacerbées, et elle ressent surtout de la douleur. Le fleuve Huangpu qui traverse Shanghai reste invisible, ainsi que l'Oriental Pearl Tower qui se trouve sur la rive opposée, dans le quartier Lujiazui. Shanghai, centre économique, mégapole où vivent vingt-quatre millions d'habitants. Elle n'est qu'une goutte dans cette cascade de vies ? Que pourrait-elle changer au sort du monde ? Derrière les gouttelettes se dessine un flou bleuté parsemé de cercles multicolores et au milieu de l'un deux, pendant un instant, elle distingue nettement un papillon de la largeur de deux paumes ouvertes, dont les ailes transparentes,

---

3 - Zhou : prénom chinois qui signifie « aide »

nervurées de fils orangés battent nonchalamment. Dans ses oreilles, ce battement elle l'entend aussi nettement que si elle se trouvait au-dehors et que le souffle puissant qu'il soulevait l'assaillait. Que fait cet insecte sous la pluie, à Shanghai ! Son cerveau refuse l'image. Elle ferme les yeux. En les rouvrant, le papillon a disparu.

Sa respiration se calme, son pouls se stabilise. La migraine elle aussi s'estompe. Zhou est réapparu dans la pièce et lui tend un verre. Il vient s'allonger sur les draps, à ses côtés. Elle avale précautionneusement à cause de sa gorge contractée. Malgré l'amertume, le liquide sur sa langue sèche lui procure un bien-être instantané. Zhou récupère le récipient pour le poser sur la table de chevet lumineuse, laquée de rouge : mélange de moderne et d'ancien. Tout lui. Un notable chinois qui poursuit une liaison secrète avec une Nigérienne. Leurs rencontres épisodiques à Shanghai, Pékin ou Abidjan satisfont Matilda. Le mariage n'est plus pour elle.

Zhou caresse sa pommette en un va-et-vient léger. Elle réagit à peine tant ses pensées sont confuses. Quatre jours que ce rêve la torture. La première nuit, elle est arrivée jusqu'à la caverne, avant de se réveiller. La seconde à la plate-forme. La troisième aux hommes en feu. À chaque réveil, les images s'imprimaient plus profondément dans son esprit. Le chaos de ses nuits modifiait même son comportement au travail. Son inconscient en proie à un cauchemar éveillé s'évaporait dans des dimensions inconnues. Ses responsabilités l'obligeaient à une hyper concentration. Le matin même, alors qu'elle défendait une demande de financement du Bénin pour l'achat de plusieurs centaines de scanners à imagerie ultrason, les traits des cinq participants qui se trouvaient dans la salle s'étaient brouillés.

Elle s'était retrouvée propulsée dans un bunker. De larges baies vitrées placées sur le pourtour de la pièce se penchaient vers l'extérieur. Assis autour d'une table en acier se trouvaient des personnages disparates : une femme militaire au crâne

rasé, un vieil hindou, un rouquin avec une main recouverte d'une curieuse structure, une métisse sino-africaine en blouse blanche. Au milieu de la table, comme posée sur un autel, une sphère dont la luminescence battait au rythme d'un cœur. Irrésistiblement attirée par les bruits venus du dehors, Matilda s'était levée pour s'approcher des vitres. Sous ses yeux s'étalait un impressionnant complexe : des militaires patrouillaient sur des miradors métalliques et en contrebas des hommes portant des blouses blanches s'activaient devant des machines tandis que d'autres inspectaient ce qui à première vue ressemblait au dos d'un énorme cétacé : une baleine ? Une large partie de la bête restait immergée dans une eau qui surgissait d'un long boyau éclairé de spots ; une sortie vers la mer ? Elle s'était soudain retrouvée aux côtés de l'impressionnant animal, long d'une quarantaine de mètres. Fascinée, elle s'était avancée sur le pont qui menait au flanc du mastodonte. Sa main tremblante s'était tendue vers la peau d'un gris-bleuté. La pulpe de ses doigts touchait une surface ferme, élastique, vivante. Lorsqu'en appuyant plus fortement, l'enveloppe avait changé de couleur puis vibré, elle avait brusquement sursauté pour se réveiller... face aux autres analystes, consternés, sa paume posée sur la vitre de la fenêtre de cette foutue salle de réunion. Aux dires des participants, elle s'était brusquement tue en pleine présentation, les avait longuement observés avant de se rendre devant la fenêtre qu'elle avait palpée. Matilda, désorientée avait prétexté la fatigue du décalage horaire. La réunion avait repris.

L'affection contenue dans la caresse de Zhou sur sa peau l'apaise. Pourtant, elle sent son anxiété lorsqu'il la questionne :

– Tu te sens mieux ?

Elle ne parvient à esquisser qu'une moue épuisée.

– J'avais beau te secouer, impossible de te réveiller. Qu'est-ce que tu as ?

Matilda tente de maîtriser sa voix. Elle ne peut totalement en gommer le fond d'hystérie.

– Je... je deviens folle ! Ce matin encore, en pleine réunion...

– Je sais... On m’a rapporté l’incident.

Matilda balance la tête dans un geste de négation qui réveille sa migraine.

– Ces rêves... ils... ils m’ordonnent d’agir, d’éviter des événements qui paraissent pourtant inexorables.

C’est la première fois qu’elle arrive au bout de ce cauchemar. Elle se sent investie d’une énergie surhumaine et dans le même temps, incapable de se mouvoir. Matilda tremble de nouveau, des données se bousculent dans sa tête, ses jambes sont parcourues de fourmillements. Elle doit agir. Comment ? Zhou la prend contre lui, la berce.

– Chut, chut. Calme-toi... Les rêves sont des signes. Il faut juste savoir les décrypter.

Les cheveux noirs raides tombent en cascade sur le front haut, occultant le regard de Zhou. Son profil, énigmatique est tourné vers le rideau dessiné par la pluie sur les vitres. Il doit la trouver complètement dingue. C’est peut-être ce qui explique sa distance, la froideur de son comportement - bien plus que les trois mois passés sans la voir. Depuis le jour de son arrivée à Shanghai, leur complicité s’est truffée de silences contraints et de conversations creuses. Zhou est un financier, il ne comprend que les chiffres, le rationnel, le rendement. Elle n’est plus la battante qu’il a connue, mais une femme déboussolée après quatre nuits d’insomnie. Pourtant la réponse de Zhou l’oblige à sourire. Il la surprendra toujours.

– Dans la religion taoïste, l’univers est en constante mutation. L’énergie qui l’irrigue peut se manifester à travers les rêves.

Perplexe, Matilda lève la tête vers lui.

– Tu sais ce que je pense de la religion. C’est la canne sur laquelle s’appuie l’homme pour pouvoir marcher. Lorsque l’humanité comprendra qu’elle n’en a pas besoin et qu’elle utilisera sa propre énergie pour avancer, là elle atteindra son potentiel.



Zhou s’amuse de sa ferveur.

– Croire aide à vivre Matilda.

– Le problème c’est qu’il est trop pressé de suivre le premier faux prophète qui passe.

Zhou hausse les épaules :

– En tout cas ces rêves sont un signe !

– On m’enjoint de sauver le monde ! Je doute d’avoir cette capacité.

Zhou ne s’attarde pas sur l’incrédulité moqueuse de Matilda et poursuit son idée :

– Tout est lié dans l’univers. Ce n’est pas moi qui vais te l’apprendre. Toi, fille d’un sorcier.

Il sourit. C’est vrai, même cette partie de son curriculum elle ne la lui a pas cachée. Que son père, Attikou Ndongo, lisait dans le vent, le sable, qu’il voyait les choses avant qu’elles n’arrivent. Petite fille, le griot du village lui racontait que la magie blanche remontait à des générations dans sa famille. Il ajoutait que la première à l’avoir utilisée était une femme, mais que depuis, seuls les hommes semblaient en hériter. Son père possédait le don, celui hérité de son père, ancien griot, lui-même petit-fils d’un sangoma<sup>4</sup>.

Zhou lui demanda très doucement, comme s’il craignait de la froisser :

– Ton don ne s’était jamais manifesté auparavant ?

La joue posée sur le torse nu de son amant, Matilda observe l’extérieur au-delà des larges baies vitrées. La pluie reprend sa petite musique. Devait-elle lui raconter ? La croirait-il ? Elle se rappela ce jour où elle avait presque tué son père. Elle débute son histoire d’une voix monocorde.

---

4 - Le sangoma est un devin, parfois un diseur de bonne aventure, dont les services sont requis pour détecter la maladie, prédire le futur, voire identifier le coupable d’un méfait. Il a également quelques notions de médecine. Le plus souvent le sangoma est une femme.

L'année de mes 13 ans, mon père a été appelé au chevet d'une petite fille d'un village voisin d'à peine cinq ans : Chamsiya. Une mauvaise fièvre la tenait depuis trois jours et malgré les soins elle dépérissait. Au désespoir, la famille a réuni toute ses économies pour faire appel au sorcier.

Son père l'emmenait lors de ses consultations. Même s'il savait qu'elle n'hériterait pas de ses dons de magie, il aimait lui apprendre à confectionner les cataplasmes et les décoctions, lui montrer les plantes guérisseuses et les dangereuses : celles pouvant provoquer la mort ou la catatonie. Il lui disait qu'un jour, à force de l'observer elle pourrait guérir les malades grâce à ces plantes.

– Moi, je savais la vraie raison, celle pour laquelle il me traînait partout avec lui.

– C'était quoi ?

Matilda avala sa salive.

– Je l'avais entendu en parler un soir au sorcier, un mois avant la maladie de Chamsiya ! dit-elle tendue.

Zhou lui caressa doucement l'épaule l'incitant à continuer. Elle reprit en soupirant :

– Il espérait que mes pouvoirs finiraient par se manifester.

Zhou garda le silence un instant et dit d'une voix pensive :

– C'est le souhait de tous les pères de voir leur descendance suivre leurs traces !

– D'habitude j'adorais l'accompagner, mais ce jour-là, j'avais peur.

– Pour quelles raisons ?

Il la pressa fortement contre lui en la sentant trembler. Puisant du réconfort dans cette étreinte elle continua.

– Cette angoisse avait débuté deux semaines avant l'épisode de Chamsiya. J'avais eu mes règles. Je devenais une femme.

La nuit où son sang avait coulé pour la première fois, des lumières et des voix étaient entrées dans ses rêves. Des défunts lui

parlaient, des évènements, qui semblaient des prémonitions, – d’ailleurs, elle avait vu Chamsiya et ses parents et entendu leurs appels en rêve - lui étaient dévoilés. La journée, ça ne s’arrêtait pas, elle entendait des voix lui chuchoter des informations sur les personnes qui l’entouraient, elle était capable de détecter leurs désirs secrets. Leurs pensées envahissaient sa tête... Matilda avait compris que le vœu de son père s’était réalisé : le don lui était donné. Mais elle refusait cette responsabilité, elle voulait conserver son insouciance.

– Comment avouer à ton père que tu refuses de partager des capacités dont il est si fier ! murmura-t-elle.

Alors, elle s’était renfermée et son père avait beau essayer de la faire rire, il n’y parvenait plus. Plusieurs fois, elle avait senti sur elle son regard, inquiet et perplexe. Si elle avait eu une mère, elle aurait pu parler des changements qui se produisaient en elle, mais voilà, sa mère était morte en la mettant au monde. Son père en parlait peu. Tout ce qu’elle savait, c’est qu’il l’avait beaucoup aimée. Elle murmura :

– Je me rappelle avoir voyagé toute une journée pour aller soigner Chamsiya.

Elle gardait dans les narines l’odeur âcre et persistante des racines qui brûlaient dans l’âtre au milieu de la case, à leur arrivée. Elle se rappelait le bruit rauque que faisait la mère en pleurs devant son aînée alitée, du raclement du morceau de bois contre la pierre que le père de Chamsiya, agenouillé, utilisait pour attiser un feu qui brûlait déjà haut, des cris et lamentations des tantes et cousins au-dehors. Son père s’était assis à côté de l’enfant endormie, en face de la mère, lui intimant de s’asseoir à côté de lui. Il avait alors fermé les yeux. Et, pour la première fois, lors d’une consultation, il avait recouvert sa petite main de sa grande paume calleuse avant de la serrer fort. Ensuite, il avait pris celle de la fillette endormie. Ainsi, tous les trois liés, Attikou le sorcier avait entamé un chant d’une douceur hypnotique. Ce souvenir revint si vivace que Matilda put presque sentir de nouveau sur sa peau le flux d’énergie

qui avait alors circulé autour de son père, et qui l'avait saisie. La chanson était devenue une mélodie rapide et cadencée qui avait enveloppé la hutte et tous ceux qui s'y trouvaient. Une brise s'était levée dans la pièce où il officiait, et les poils sur la nuque de Matilda s'étaient hérissés comme si quelqu'un avait observé par-dessus son épaule. Ensermée de toutes parts, la fillette qu'elle était avait fermé les yeux, envoûtée, emportée par une aveuglante lumière blanche. Elle avait vogué sur une mer d'énergie. Des lueurs lui avaient parlé, des structures légères, aériennes s'étaient enroulées autour d'elle et au milieu de tout cela, il y avait une petite fille qui dansait en riant.

La blancheur avait reflué et elles s'étaient retrouvées dans une clairière lumineuse, au milieu d'une forêt luxuriante, aux plantes colorées, dont les odeurs d'épices s'entremêlaient. Des papillons aux ailes transparentes voletaient autour d'elles, les frôlant de leur ballet gracieux. Matilda avait tenté de se persuader qu'elle rêvait, mais ses pieds nus s'enfonçaient dans une terre rouge et épaisse, qui elle, était bien réelle. Elle se rappela s'être demandée ce qu'elle faisait là ? Chamsiya avait sautillé jusqu'à elle, ses tresses bougeant en cadence. Elle avait glissé sa menotte dans la sienne. Ses doigts étaient gelés contrastant avec la gaieté que manifestait l'enfant. Matilda avait dansé au milieu des fleurs avec la petite. La même chanson obsédante les environnait. Mais où était-il ? Pourquoi n'était-il pas avec elles ? Dans la voix elle entendait l'urgence, la tension qui l'habitaient. Son père avait peur. De quoi ? Le cœur battant, fébrile, Matilda s'était arrêtée. Le chant lui intimait de revenir. Elle avait regardé le visage illuminé de Chamsiya et lui avait brusquement ordonné :

– Père dit qu'il faut rentrer !

C'est comme si elle s'était retrouvée sous une chute d'eau. Les pensées de la fillette avaient submergé son esprit : bonheur d'être là, refus de revenir, élan douloureux de ses muscles raidis par la fièvre, manque d'air provoqué par ses poumons atrophiés... Matilda s'était comprimée la tête avec les mains, essayant de contenir les sensations qui la malmenaient.

Elle avait senti la main de Chamsiya lui échapper. Elle l'avait rattrapée, dans un ultime sursaut, malgré la souffrance. La mélodie se faisait chaotique comme si le chanteur n'arrivait pas à maintenir la cadence. Dans un long hurlement Matilda avait été aspirée par un trou noir, emportée loin de la forêt et de sa chaleur. Lorsqu'elle était revenue à elle, la mère et le père embrassaient la petite, enfin réveillée.

– Et ton père ? demande Zhou d'une voix altérée.

– Il gisait au sol, inanimé. Il dormait, mais rien ne pouvait le tirer du sommeil. Cela a duré toute une semaine. Et tout ce temps, je suis restée à ses côtés. À son réveil, il avait changé. Son bras droit se bloquait parfois et des migraines le forçaient au repos, dans le noir complet, des journées entières. Pourtant, lorsqu'il s'est réveillé, je n'ai lu que de la fierté dans son regard. Ses doigts ont pressé les miens et il a dit : « Mon enfant tu es partie si loin... Je n'ai pas pu te suivre. Tu as eu raison de puiser dans mes forces pour la faire revenir. »

– Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Elle prend une profonde inspiration avant de répondre, elle se rappelle la déception et la douleur dans les yeux de son père.

– Je lui ai dit que jamais plus je n'utiliserai ce don.

– Pourquoi ? Tu as sauvé l'enfant !

– J'ai failli tuer mon père !

Zhou doit entendre le désespoir dans sa voix, celui qu'elle ressent encore, des années après l'épisode. S'il était mort, jamais elle ne se le serait pardonnée.

– Il a accepté ta décision ?

Matilda soupire en s'enfonçant plus profondément dans le lit et contre lui.

– Non. Je me suis jetée dans les études. Plus je m'éloignais de la magie et plus mon père et moi nous devenions des étrangers, jusqu'à ce que je parte pour les U.S.A.

– Alors tu as abandonné par peur de blesser quelqu'un que tu aimais ?

Matilda ne répond pas. Jusqu'à sa rencontre avec Zhou, elle s'était toujours sentie décalée. Elle avait passé la majeure partie de sa vie avec la sensation de marcher à côté d'elle même. Cette impression était si forte qu'elle était incapable de s'observer dans un miroir plus d'une minute. Passé le temps du maquillage, si elle restait plus longtemps devant la glace, elle avait l'impression de ne pas se reconnaître, d'être une coque qui abritait une personnalité qui n'était pas la sienne : lumineuse mais stérile. Peut-être que si elle restait, peut-être que si elle dépassait cette minute elle trouverait la vérité. Sa vérité ? Elle n'en avait jamais eu le courage. Car au fond d'elle persistait la certitude que si la vérité se cachait au-delà de son reflet, la folie l'y attendait aussi. Au fil du temps, cette sensation s'était estompée jusqu'à disparaître totalement. En rencontrant Zhou, elle avait eu l'impression de rentrer chez elle. Grâce à lui elle sait qui elle est. Elle est Matilda Ndong, analyste. Pas une magicienne. Elle vieillira à ses côtés et un jour, lorsqu'elle sera plus âgée, plus sûre de lui, ils se marieront... peut-être. Le ton persuasif de Zhou la ramène à l'instant

– Tu aurais dû persévérer. L'Univers à un rôle pour chacun de nous.

– Ce n'était pas un don, c'était une malédiction !

Son amant a le menton posé sur la masse mousseuse de ses cheveux coiffés en afro. Au dehors, la nuit ne veut pas céder la place au jour. Zhou la serre contre lui et elle ressent la chaleur de son affection. Il reprend d'une voix plus légère cherchant visiblement à la tirer de ses pensées moroses :

– Matilda tu es brillante ! C'est d'ailleurs ce que je me suis dit lors de notre première rencontre chez Goldman Sachs à New York, tu t'en souviens ?

Matilda se rapproche du torse à la musculature sèche. Le souvenir fait fleurir sur ses lèvres un sourire qu'il doit sentir contre sa peau. Elle rétorque amusée :

– Sept ans déjà ! Avoue, c’est mon physique qui t’a ébloui ?

Zhou l’embrasse sur le front. Son baiser a la tranquille certitude du propriétaire.

Dans la pénombre, elle se détend contre sa poitrine et il la rapproche encore. Dehors, la pluie a cessé. En ce début janvier, la température est descendue en dessous de zéro, mais dans la suite où ils résident, au Fairmont Peace Hôtel, l’atmosphère est idéale. Le corps de Matilda perçoit à nouveau la chaleur douce qui règne dans la chambre. Zhou reprend. Elle sent son hésitation, chose inhabituelle chez lui. Ses récents aveux sur elle : détentrice d’une force occulte, sont un peu trop pour lui ?

– Tu devrais accepter ce poste de secrétaire d’État aux Finances que l’on te propose au Niger. Je sais... je sais ! Tu es persuadée que la politique ce n’est pas pour toi. Tu te trompes ! Tu es opiniâtre, diplomate et retorse lorsque c’est nécessaire.

– Je n’ai pas cette ambition ! coupe Matilda. Aucune envie de me retrouver au milieu de luttes militaires.

Sur le long visage de Zhou, ses lèvres pleines se sont serrées.

– Toutes ces rencontres avec les membres du CEDEAO<sup>5</sup> pour mener à bien des projets de santé, ces interminables pourparlers, ces déplacements incessants ont une bonne raison. Ton travail actuel t’a préparée à ces futures responsabilités.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– La Chine a investi des milliards de dollars en Afrique et le CDB va augmenter encore ces placements car il veut devenir « Le » partenaire privilégié de ce pays.

---

5 - Communauté économique des États de l’Afrique de l’Ouest : Organisation économique créée par le traité de Lagos du 28 mai 1975, la C.E.D.E.A.O. regroupe quinze États de l’Ouest africain : Bénin, Burkina Faso, Cap Vert, Côte d’Ivoire, Gambie, Ghana, Guinée, Guinée Bissau, Liberia, Mali, Niger, Nigeria, Sénégal, Sierra Leone, Togo. Son but principal est de promouvoir la coopération et l’intégration avec pour objectif de créer une union économique et monétaire ouest-africaine.

Elle se raidit dans ses bras. Elle lui répond plus sèchement qu'elle n'aurait voulu : « En quoi ça me concerne ? »

Zhou se détache doucement d'elle et s'assoit en tailleur sur le lit, à ses côtés. Il parle posément, choisissant soigneusement ses mots.

– D'autres contributeurs comme l'Inde, l'Afrique du Sud, les Émirats Arabes Unis arrivent sur le marché. Les réticences des populations à notre égard s'accroissent. Ils redoutent ce qu'ils appellent le « péril jaune » !

Sur la fin un rictus désabusé remonte ses lèvres.

– Est-ce qu'ils ont tort ?

À cette demande, le distingué banquier perd sa placidité :

– Voyons Matilda, c'est fini le colonialisme ! La Chine a besoin de pouvoir exporter ses produits vers de nouveaux marchés, elle a besoin d'économies fortes, de partenaires sûrs. Nous investissons pour permettre à l'Afrique de réduire sa dette. Nous finançons des projets dans le transport, le stockage des denrées alimentaires et le secteur agricole. Notre prochaine étape : les grands projets de santé. Tant que ces pays verront leur population décimée par les maladies : choléra, tuberculose, sida et tiens... Ebola, elles ne pourront pas se consacrer à leur développement, et nous ne pourrions pas faire de business.

Il a pris sa voix d'orateur, celle qu'il utilise lorsqu'il veut convaincre. Menton levé, Matilda croise les bras sur sa poitrine.

– Je répète la question, en quoi est-ce que cela me concerne ?

Il se rapproche sans la quitter un instant du regard.

– N'est-ce pas toi qui m'as confié que si tu devenais ministre de la Santé, tu rachèterais des laboratoires pharmaceutiques en Europe afin de fabriquer les médicaments génériques et les distribuer à bas coût en Afrique ? N'est-ce pas toi qui m'as certifié que tu édicterais des lois pour accroître le droit des femmes sur leur corps, afin qu'elles contrôlent leur fertilité ? Que tu lutterais



contre la polygamie ? N'est-ce pas toi qui m'as affirmé que tu construirais des usines d'assainissement de l'eau ?

– Je ne le nie pas. Je pense tout ce que j'ai dit ! Primo, ces changements nécessiteraient de monstrueux capitaux. Deuxio, je ne suis pas ministre de la Santé !

– Pas encore, murmure Zhou.

Les yeux de Matilda s'écarquillent.

– Je ne comprends pas ?

– Ce poste de secrétaire d'État aux Finances n'est qu'une étape !

Matilda quitte l'abri des draps pour venir, à quatre pattes, s'installer devant lui. Une chaleur épaisse a commencé à la parcourir, son sang pulse à grande vitesse dans ses veines. Matilda entre en fureur.

– Alors c'est ça ? C'est à toi que je dois cette proposition ?

Zhou conserve cette attitude mesurée qu'il revêt lorsqu'il entame une négociation difficile.

– Non ! Tu la dois à ta réputation.

Matilda penche la tête : un animal guettant le signe de faiblesse qui trahirait sa proie. Il ne baisse pas les yeux, ne cille pas sous l'acuité de son observation. Mais Zhou est le meilleur joueur de poker qu'elle connaisse.

– Tu penses quand même m'utiliser si j'accepte ?

– Non ! Nous avons besoin d'un familier de notre culture, qui partage notre vision des affaires. Quelqu'un capable de fluidifier nos relations avec le Niger. Avant qu'elle ne puisse l'en empêcher, il l'attrape prestement par la taille pour la jucher entre ses jambes... Et si en plus, nous pouvons être des partenaires, alors je dis... oui.

Le dernier mot se perd dans son cou tandis qu'il lèche sa peau d'une langue gourmande. Elle cherche à le repousser, mais les bras de Zhou sont fermement cadencés autour de sa taille, et il continue son affolant manège. Zhou est devenu sa drogue.

Une faiblesse qui court dans ses veines et la maintient dans une dépendance qui l’effraie désormais. Elle a eu beau lutter, l’amour jusque-là ne lui avait réservé que de l’amertume, elle a fini par succomber et s’avouer qu’elle l’aimait. Elle l’aime, en dépit de ses zones d’ombre et peut-être même à cause d’elles. Elle résiste à ses caresses. Elle ne veut pas céder. Il maîtrise l’art de lézarder son self-control. C’est dans les moments où elle doit garder la tête froide, qu’elle réalise la folie d’avoir laissé cet homme investir autant d’espace de sa vie. Les efforts de Matilda se terminent en crispation de plaisir dans la raideur épaisse de la chevelure de son amant. Elle souffle :

– Pourquoi es-tu si distant ?

Les lèvres qui effleurent la ligne de sa clavicule suspendent leur course. Elle frémit sous la brise d’une respiration contre le lobe de son oreille.

– Parce que j’ai deux choses difficiles à t’avouer !

Elle essaie de découvrir en lisant sur ses traits ce qu’il lui cache, mais il garde la tête obstinément baissée sur une opération essentielle ; faire coulisser la bretelle de sa nuisette. Malgré la distraction sensuelle que lui procure le glissement de la dentelle de Calais sur sa poitrine, la méfiance de Matilda est perceptible lorsqu’elle questionne :

– Qu’est-ce que c’est ?

– Première chose... Un secret.

– Et la seconde ?

– Il a été rendu possible par le premier.

– Tu parles par énigme... est-ce que cela a un rapport avec l’éventuel contrôle que tes patrons pensent m’imposer ?

Le menton légèrement râpeux écorche délicieusement la peau de Matilda tandis que Zhou presse le sein qu’il a dénudé. Sa réponse lui parvient assourdie :

– Eventuel... Ils sont persuadés de leur pouvoir.

Avec un cri mêlant rage et plaisir, Matilda resserre la pression de ses jambes et d'un coup de rein le renverse sur le lit. Zhou, surpris, se retrouve emprisonné sous Matilda qui le maintient par les épaules pour le clouer au lit. À travers le tissu du pyjama, la chaleur lourde d'un sexe déjà prêt pour elle. Elle gronde rageusement :

– Et toi, tu crois qu'ils le pourront ?

Le mouvement de bassin de Matilda durcit encore le ventre de Zhou dont les doigts se contractent sur ses hanches. Les pupilles de son amant se sont dilatées, sa respiration sort maintenant par à-coup. À chacun son tour d'être déconcentré. La sonorité rauque annonce la débandade de ses sens.

– J'adore quand tu joues la panthère.

Un nouveau mouvement du bassin. Il grogne :

– Te connaissant... J'ai des doutes. Prouve-leur qu'ils ont tort ?

– Comment ?

Zhou emprisonne le visage de Matilda entre ses paumes, l'attire contre le sien, jusqu'à ne laisser entre eux que l'espace d'un souffle :

– Accepte ce poste !

Pendant un instant, dans l'urgence elle discerne une autre sonorité : intense, hypnotique. L'énergie puissante qui irrigue ses rêves. Elle le dévisage, effrayée. Zhou en profite et donne une secousse qui la ramène sous lui ; nuisette et pyjama sont enlevés. Contre les cuisses de sa maîtresse redevenues brûlantes après s'être glacées quelques secondes plus tôt, il halète une question :

– A... Alors, qu'est-ce que tu décides ?

Les mains crispées dans la chevelure aux reflets acajou, Matilda parvient à formuler un minable :

– N'essaie... N'essaie pas de me manipuler... Le sexe... Ce... Ce n'est pas la réponse à tout.

Il abandonne son cœur stratégique pour revenir à sa bouche qu'il pénètre sans préambule. Il est pesant. Cette fausse maigreur cache des muscles lourds entretenus par la lutte. Dans sa salive, Matilda goûte l'odeur de sa propre excitation.

– Non ? C'est pourtant là que tout commence.

Il éteint la lampe de chevet. La langue de Zhou est à nouveau dans sa bouche, impérieuse, tandis que bien à plat, ferme et chaude sa main gauche se pose sur son pubis, puis remonte vers la cicatrice sur son bas ventre. Elle gémit. Il n'y a qu'à lui qu'elle autorise ce geste. C'est là que son ex-mari l'a frappée, c'est par là qu'on avait retiré ses bébés : mort-nés. La douleur du souvenir, vieux de quinze ans, la rattrape en même temps que son amant écarte ses cuisses. Une larme naît au coin de ses cils, invisible dans le noir. Elle ne peut plus enfanter. Les regrets sont inutiles. Seul l'avenir lui appartient. Elle attire Zhou plus près, croise haut les jambes sur ses reins, et laisse le plaisir l'emporter.

\*\*\*\_\*\*\*

Le maître d'hôtel vient juste de quitter leur suite après leur avoir servi avec l'habileté d'un jongleur, un plantureux déjeuner mêlant Asie et Occident. Devant eux s'exposent assiettes et verres en porcelaine, finement décorés, tandis que le centre de table s'illumine d'un splendide bouquet de lys blancs et de roses jaunes. Ils sont enfin seuls dans la salle à manger aux somptueuses boiseries, leurs chaises côte à côte. Zhou, costumé, cravaté, rasé de près, offre l'image d'un homme de trente-six ans habitué à manier des millions ; certain de son charisme et de son ascendant sur les autres. Il parcourt le Times.

– Tiens, encore une campagne de forage en Arctique ! C'est le second accord des Américains avec les Russes pour trouver de nouveaux filons pétroliers.

Les hommes flambent... Matilda sursaute au rêve qui ressurgit.

– Je croyais que l’exploitation de ces gisements présentait trop d’obstacles ?

– Selon l’Institut géologique américain, et je cite de mémoire, l’Arctique représente plus de vingt pour cent des futures réserves d’hydrocarbures planétaires. Alors, je ne doute pas que des solutions seront trouvées pour les extraire.

Le ton paternel qu’il adopte parfois, alors qu’elle est son aînée de deux ans, l’irrite. Lui s’accroche à cette économie de marché qui exige que, quel qu’en soit le prix, l’offre doive rimer avec la demande pour alimenter la machine mercantile. Matilda, même si elle participe à l’édification de ce monde, n’en n’est pas dupe. Elle n’entrevoit aucune solution à cette course effrénée de l’homme vers le « Toujours plus ».

– Si une marée noire devait se produire, avec la glace, une intervention serait extrêmement difficile. En plus, il va falloir transporter des millions de tonnes de matériel dans cette région isolée. Ces va-et-vient multiplient le risque de pollution, non ?

Zhou lui jette un regard vif, plie le journal et le pose sur la table. Sa réponse acerbe atteste son complet désaccord avec son point de vue.

– Je doute que ces considérations arrêtent les gouvernements. Les Russes ont ouvert le chemin. Ils sont suivis de près par les Américains. Je crois que les Européens ont déjà reçu leur première commande de la toute nouvelle plate-forme d’extraction russe.

– Est-ce parce que tout le monde se précipite sur le filon que c’est une bonne idée ? s’offusque Matilda. Il existe sûrement une raison pour laquelle l’exploitation est si difficile !

Zhou s’est légèrement crispé tandis qu’il se sert un Dan Bing<sup>6</sup> : son pêché mignon ; puis se verse un thé noir. Il s’enquiert :

– Quelle serait cette raison ?

---

6 - Crêpe à l’œuf garnie d’herbes aromatiques.

– Des chercheurs français ont découvert chez des poissons de l'Arctique une molécule capable de ralentir les effets du vieillissement chez les humains et...

– Je ne vois pas le rapport ! coupe Zhou.

– Et... si la prospection dans ces régions peut nous apporter la vie, il est aussi possible qu'elle y cache... la mort.

Zhou tire sur sa cravate. Pendant une demie seconde, ses traits policés s'affaissent comme la cire au contact d'une flamme trop vive. Il se reprend vite. De cette émotion passagère il ne reste qu'un nœud légèrement élargi.

– Parce que l'Arctique pourrait... Je dis bien pourrait, recéler dans sa glace un danger, tu dis abandonnons les milliards de barils d'hydrocarbures, les milliers de tonnes d'uranium, la possibilité de trouver de nouveaux médicaments, un marché porteur de milliers d'emplois ?

– Non... non ! Je veux seulement dire : allons-y précautionneusement. N'agissons pas sans réfléchir aux conséquences !

– Aurais-tu des informations que je ne possède pas ? demande Zhou, amusé. Parce que si c'est le cas, dis-le-moi ! Nous envisageons d'investir dans le projet de la société Mekardy qui prospecte en Arctique.

– Mekardy ?

Sa curiosité n'échappe pas à son amant qui l'examine avec intensité.

– Tu les connais ?

– Zhou, toi c'est la finance, moi la santé. L'industrie pharmaceutique indienne occupe le 14<sup>e</sup> rang en valeur et le 4<sup>e</sup> en volume. Alors oui, je suis les plus influents : Mekardy, Ranbaxy, Dr. Reddy's...

– Que me conseillerais-tu ?

Matilda répond sans hésiter, signe que cette question elle se l'est déjà posée.

– L’Inde a pour ambition de devenir un acteur majeur dans la recherche et le développement des molécules princeps<sup>7</sup>. En cinq ans, le chiffre d’affaires de l’industrie pharmaceutique indienne a triplé. Quant à Mekardy, ils sont leader sur le marché du générique. Ils travaillent sur les maladies infectieuses, notamment un antipaludéen. Ils ont signé des partenariats avec des « grands » comme GSK ou Bayer. Je pense que tu devrais accepter. Si ce n’est pas vous, une autre banque les suivra.

Zhou l’a écoutée attentivement. Il approuve de la tête. À la fin de son exposé, il attrape sa main gauche pour lui en baiser la paume.

– Ma chérie, tu es faite pour diriger. Au fait, pour ce poste, as-tu pris une décision ?

Tous les muscles de Matilda se contractent. Leur peau se détache noire et blanche, sur la nappe immaculée. Deux couleurs qui en se mélangeant donnent une multitude de gris. Des gris qui dessinent des ombres et des lumières. Deux couleurs qui ne peuvent exister l’une sans l’autre. Égales en puissance. Pourtant depuis des millénaires des hommes ont décidé que le blanc valait plus que le noir. Elle s’étonne encore que Zhou l’ait choisie elle, connaissant ce que représente le noir pour les Chinois. Elle récupère sa main avant de porter un morceau de baozi<sup>8</sup> à sa bouche. Zhou continue son repas attendant sa réponse.

– Je vais accepter.

– Tu es décidée ?

Matilda croise les doigts sous son menton tout en l’observant savourer l’omelette.

– Oui. Je le dois.

---

7 - C’est un médicament « original » découvert par un laboratoire qui en garde l’exclusivité. Après plusieurs années, les autres laboratoires ont le droit de produire un médicament identique à ce « princeps ». Fabriqué avec la même molécule, ce médicament est appelé « générique ».

8 - Brioches cuites à la vapeur farcies de viandes ou de légumes.